AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES ST SYMÉON

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Tropaire

Que les cieux se réjouissent, / que la terre soit dans l'allégresse. /
Car le Seigneur a déployé la force de son bras, /
par la mort Il a terrassé la mort, / et s'est fait le premier-né d'entre les morts. /
Il nous a délivrés des entrailles des enfers //
et Il a accordé au monde la grande miséricorde.

Kondakion

Tu es ressuscité aujourd'hui du tombeau, ô Miséricordieux, /
et Tu nous as écartés des portes de la mort. /
Aujourd'hui Adam exulte et Ève se réjouit ; /
avec eux prophètes et patriarches ne cessent de chanter //
la force divine de ta puissance.

Lecture de l'épître du saint apôtre Paul aux Galates

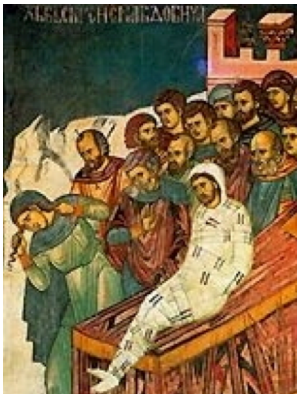
Chapitre Ier, versets 11-19 Frères, je vous déclare que l'Évangile qui a été annoncé par moi n'est pas de l'homme ; car je ne l'ai ni reçu ni appris d'un homme, mais par une révélation de Jésus Christ. Vous avez su, en effet, quelle était autrefois ma conduite dans le judaïsme, comment je persécutais à outrance et ravageais l'Église de Dieu, et comment j'étais plus avancé dans le judaïsme que beaucoup de ceux de mon âge et de ma nation, étant animé d'un zèle excessif pour les traditions de mes pères.

Mais, lorsqu'il plut à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler en moi son Fils, afin que je l'annonçasse parmi les païens, aussitôt, je ne consultai ni la chair ni le sang, et je ne montai point à Jérusalem vers ceux qui furent apôtres avant moi, mais je partis pour l'Arabie. Puis je revins encore à Damas. Trois ans plus tard, je montai à Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas, et je demeurai quinze jours chez lui. Mais je ne vis aucun autre des apôtres, si ce n'est Jacques, le frère du Seigneur.

Alléluia

En Toi, Seigneur, j'ai mis mon espérance, que je ne sois pas confondu pour l'éternité.
Sois pour moi un Dieu protecteur, une maison de refuge, pour me sauver. *(Ps 30, 2 et 3)*

Lecture de l'Évangile selon Saint Luc



Chapitre VII, versets 11 à 16 Le jour suivant, Jésus alla dans une ville appelée Naïn* ;

ses disciples et une grande foule faisaient route avec lui. Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, voici que l'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, qui était veuve ; et il y avait avec elle beaucoup de gens de la ville.

Le Seigneur, l'ayant vue, fut ému de compassion pour elle, et lui dit : « Ne pleure pas ! »

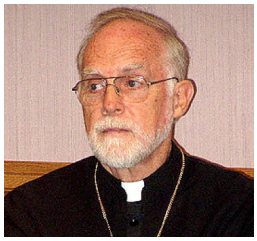
Il s'approcha, et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent.

Il dit : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi ! » Et le mort s'assit, et se mit à parler. Jésus le rendit à sa mère.

Tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu, disant : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »

*Note : * "Naïm" en hébreu et en français dans les bibles catholiques, en arabe "Nein" au sud de Nazareth, "Naïn "romanisation du grec. NDS*

Homélie du père Jean Breck
La Résurrection du fils de la veuve de Naïn
(Luc 7,11-16)



Au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Le langage biblique contient un assez grand nombre de termes et d'expressions qui auraient eu une riche signification pour les gens qui les ont entendus au temps de Jésus, mais qui n'ont plus la même résonance pour nous aujourd'hui. Ceci est particulièrement le cas des Évangiles. Par exemple, lorsque Jésus marche sur les eaux du Lac de Galilée et s'approche de ses disciples, Il leur dit, selon nos traductions habituelles, « N'ayez pas peur ; c'est moi ! » Pour la plupart de nos contemporains cette phrase n'est qu'une simple parole d'identification. Les disciples, par contre, auraient entendu d'abord l'annonce d'une révélation : « Résister à la peur, pour écouter la voix de Dieu ! » La suite, souvent mal traduite, ne dit pas, « c'est moi ». Il s'agit plutôt de l'affirmation, « Je suis ! » (ego eimi), qui est le Nom par lequel Dieu s'identifie, s'adressant à Moïse, en Exode chapitre III. Loin d'être sur les lèvres de Jésus une simple salutation, la phrase, « N'ayez pas peur, c'est moi ! » révèle aux disciples que la figure mystérieuse qui s'approche d'eux sur le Lac est Dieu Lui-même, Celui qui les sauvera des eaux sombres de l'abime. Comme l'Évangéliste Jean l'affirmera de façon explicite dans son récit de la Marche sur les Eaux, Jésus transportera les disciples en toute sécurité « jusqu'à l'autre rive », symbole du Royaume des cieux.

Une vraie compréhension des passages de la Bible nous oblige donc à les lire comme les premiers chrétiens l'ont fait, faisant de notre mieux pour déchiffrer les nuances du langage biblique originel.

Un autre exemple de la signification des mots qui dépasse le sens le plus évident nous est fourni par l'Évangile de ce matin, le récit où Jésus ramène à la vie le fils de la veuve de Naïn. Jésus, suivi de ses disciples et une foule de gens, arrive dans la ville de Naïn en Galilée. À l'entrée de la ville, Jésus arrête un cortège funéraire. Le fils unique

d'une veuve vient de mourir, et quelques hommes portent le défunt sur une civière. Les larmes de la veuve ne sont pas toutes l'expression de son deuil suite à la perte de son fils. Elles sont aussi des larmes de peur. Le mari de cette femme est déjà mort. Puis maintenant son fils unique est décédé. Elle n'a plus personne de sa famille immédiate qui prendra soin d'elle.

Jésus ressent son angoisse et lui adresse une parole : « Ne pleure plus ! » La force de cette phrase est la même que celle prononcée sur le Lac en présence de ses disciples : « N'ayez pas peur ! » Elle signale moins une consolation qu'une révélation. Par le simple geste de toucher la civière, Jésus opère un miracle de résurrection. Par sa parole, « Jeune homme, lève-toi ! » Jésus ramène celui-ci à la vie. Mais en même temps Il annonce prophétiquement sa propre mort et sa résurrection. Le verbe utilisé par Jésus signifie littéralement, « lève-toi » ou « réveille-toi ». C'est un terme technique qui sert à unir ce récit à ceux qui annoncent la résurrection de Lazare et celle de la fille de Jaïre. Voilà les seuls moments de sa mission où Jésus relève ou ressuscite des personnes d'entre les morts. Les lecteurs ou auditeurs de l'Évangile de Luc auraient trouvé dans l'histoire du jeune homme de Naïn une confirmation indéniable des affirmations de Jésus concernant sa propre mort et sa résurrection.

Cette conclusion est confortée par deux autres détails de l'histoire. Saisies de crainte par cette expérience insolite, la foule déclare – non pas « qu'un prophète » s'est levé parmi le peuple, mais que « le grand Prophète s'est levé « et qu'Il a visité son peuple ». Le langage utilisé ici est un langage eschatologique, langage qui fait allusion au point culminant de l'histoire sainte, lorsque Dieu « visitera » son peuple dans la personne de son Prophète par excellence, prélude du Jugement dernier.

Encore une fois, le langage de la Bible transmet un sens qui dépasse de loin le sens le plus évident et le plus ordinaire des mots. C'est dire que le langage biblique est un langage symbolique. Afin de saisir pleinement le message que Jésus et les apôtres ont voulu communiquer, il faut bien déchiffrer les termes utilisés, ce que les biblistes s'efforcent de faire pour nous.

Mais ce genre de déchiffrement concerne non seulement le langage de la Bible, mais aussi ses silences.

Lorsque Jésus arrive aux portes de la ville de Naïn et perçoit la veuve en deuil, Il ne dit rien. Il a pitié d'elle, sûrement Il ressent sa douleur, mais Il garde un silence total, jusqu'au moment où Il s'adresse à elle par une parole de tendresse, « Ne pleure plus ! »

Pour l'essentiel, ce qui s'est passé entre Jésus et la veuve demeure dans un silence quasi-total. Et ce silence fait partie intégrante du message de Jésus concernant les expériences les plus importantes de la vie, y compris la mort…

Si nous rencontrions une personne comme la veuve de Naïn, j'imagine que notre tentation serait de lui offrir une parole de consolation, en essayant de soulager sa douleur. Ou bien nous tâcherions de proposer certaines solutions aux problèmes pratiques que la femme va rencontrer dans un avenir où elle n'aura plus d'homme de sa famille pour la consoler et la protéger. Il faut admettre pourtant que nos paroles seraient autant pour soulager notre conscience à nous que pour apporter une aide réellement gratuite à une personne en besoin. Ce serait donc « objectiver » notre relation avec autrui et fixer notre attention sur un problème plutôt que sur la personne.

Le silence que Jésus garde devant la veuve de Naïn révèle un aspect essentiel de son comportement qui vise la guérison définitive de ceux qui souffrent. Par la présence en Lui de l'Esprit de Dieu, Jésus « n'objective » jamais ses relations avec autrui, même pas avec ses adversaires tels les Scribes et les Pharisiens. De telles relations sont toujours « subjectives », comme c'était le cas avec la veuve. Jésus « voit » dans le secret

du cœur de tout un chacun. Il sonde les mystères de la personne, pour y remettre en valeur l'image de Dieu souvent ternie par le péché et par l'angoisse. Il perçoit la vérité créée en chacun d'entre nous. Et par son regard, Il opère guérison et salut.
« N'ayez pas peur ! » dit Jésus à ses disciples. « Ne pleure plus ! », exhorte-t-Il à la veuve de Naïn. Mais sache bien, dit-Il, que quelque soient les raisons de ta détresse, de ta peur ou de ton deuil, je vois dans les profondeurs de ton âme, je te serre sans relâche contre mon cœur, et je t'accompagnerai à travers les dangers et les épreuves de cette vie, jusqu'à ce que nous arrivions ensemble « à l'autre rive ».

Amen.

Homélie du Père René Dorenlot
pour le XXe dimanche après la Pentecôte 1990

Au Nom du Père et du Fils et du Saint- Esprit.

Jésus, répètent les évangélistes, a guéri beaucoup d'infirmités et de maladies. Il a chassé bien des démons. Quelques-uns seulement de ces miracles ont été rapportés. Par contre, Jésus n'a probablement pas opéré d'autres résurrections que les trois qui nous sont connues, celles du fils de la veuve de Naïn, de la fille de Jaïre et celle de son ami Lazare. Sans doute Jésus aurait pu accomplir beaucoup plus de résurrections. S'Il ne l'a pas fait, c'est que le nombre des miracles n'importait pas, mais leur signification. D'ailleurs, disait saint Jean, ce sont des "signes". Que signifie donc la résurrection du jeune mort de Naïn ?

La mort, nous ne la connaissons que trop. Nous avons tous éprouvé ce vide, cette béance devant la disparition des êtres chers. La mort scelle le destin de toute une vie d'une manière qui paraît irréversible. Et si la mort de ceux qui nous précèdent est déjà choquante, combien plus celle d'un enfant paraît inacceptable. Reconnaissons en nous ce refus, cette révolte, au moins dans la sphère affective. Et est-ce cela, on peut se le demander, qui pousse le monde contemporain à cette avidité de vivre immédiate ? La vie est courte ; il faut tout, tout de suite, et coûte que coûte.

Demain est un néant, demain il sera trop tard. L'homme ne peut se réaliser que dès aujourd'hui. Ce qui est vrai, d'ailleurs, mais de tout autre façon. Car l'irréversible déchirure de l'être qu'est la mort ne réduit pas à néant le sens de nos vies ici-bas. Depuis Jésus, avec Jésus, la mort n'est plus la mort, l'échec sans appel de nos espérances.

C'est pourquoi Jésus arrête le pauvre convoi de Naïn, console la mère – "ne pleure pas" – et lui rend son fils vivant. La foule prise de stupeur s'écrie : "Un grand prophète a surgi parmi nous".

Pourtant le jeune homme de Naïn, comme la fille de Jaïre, comme Lazare, n'est revenu à la vie que pour mourir une seconde fois. Ce n'est évidemment pas pour laisser la mort reprendre ses droits que Jésus est venu. Mais, par ces résurrections, Jésus a montré que le pouvoir de la mort était brisé. Avant même sa propre Résurrection, Il a montré qu'Il détenait en toute puissance les clefs de la mort et de l'enfer.

Les clefs des résurrections et des guérisons pratiquées par Jésus se trouvent dans sa propre Résurrection. Par sa Résurrection, Jésus a élevé en gloire notre nature dans l'éternité du Royaume. Ayant accepté de mourir avec nous, comme nous, Jésus nous ressuscite avec Lui pour nous entraîner avec Lui dans les Cieux. D'ores et déjà une résurrection véritable et définitive nous est acquise dans le Christ. D'ores et déjà nous sommes appelés à la vie des siècles. "Dieu, dit saint Paul, nous a ressuscités et fait asseoir aux Cieux dans le Christ Jésus." (1)

Cette fin dernière de l'homme, notre participation à la vie divine dans l'éternité, est l'œuvre pour laquelle Jésus s'est incarné et immolé. "Le Fils nous a arrachés à la puissance des ténèbres, dit encore saint Paul, et nous a fait passer dans le Royaume"(2). Un arrachement et un passage, voici ce que Jésus fait de nos vies terrestres. Voici le vrai miracle dans lequel Il nous introduit. Jésus nous arrache à nous-mêmes pour nous faire renaître avec Lui. Voici comment il nous faut aborder, en ces jours qui sont les nôtres, notre mort et notre résurrection L 'arrachement, c'est la figure, les prémices et déjà la réalisation de notre mort. Car si nous savons que nous devons mourir, nous ne le réalisons pas tant que nous n'y sommes pas confrontés. Mais Jésus nous donne d'anticiper ce moment dernier, et en l'anticipant de déjà le recevoir et le vivre dans la paix, dans sa paix. Dès aujourd'hui, Jésus recrée notre vie et notre être en vue de l'éternité. Chaque fois qu'Il nous arrache à nos diversions, à nos distractions, à nos passions, à tout ce qui nous accapare et nous lie aux convoitises du monde et nous détruit mortellement. Chaque fois que pour Jésus nous vivons un arrachement, que nous souffrons un renoncement, nous mourons déjà à nous-mêmes pour renaître à une vie nouvelle en Lui. Jésus nous fait passer d'une vie de néant à la vie véritable. Il nous entraîne déjà vers la vie du Royaume.

Reste qu'il faudra bien mourir de mort corporelle, quand bien même nous aurions déjà goûté la vie du monde à venir. Reste que viendra, un jour, l'instant si redouté de la mort, comme Jésus d'ailleurs a redouté la sienne. Mais Jésus est venu pour notre salut et le salut du monde. Quelle qu'ait été l'horreur absolue de la mort pour Lui le Vivant – horreur qu'Il n'accepta, dit l'Apôtre, qu'avec cris et supplications (3)–, Jésus est entré dans la mort et l'a prise sur Lui pour en faire l'offrande à son Père et à chacun de nous.

Préparons-nous pareillement à faire de notre mort une offrande ultime qui s'unisse à celle du Seigneur, une offrande au Père et au monde. Cet acte d'offrande met le comble à notre conformation au Christ mort et ressuscité. Notre mort nous donne le pouvoir de ratifier une dernière fois notre adhésion au Sauveur. Notre mort nous fait vivre notre dernier arrachement au monde et nous ouvre le passage définitif au Royaume.

Pour nous Jésus est le chemin, la vérité et la vie. Il l'a dit. Il n'y en a pas d'autre. Puisqu'Il est la vérité, Il est le fondement de notre espérance. Puisqu'Il est le chemin, Il est notre seul guide et notre seule voie ici-bas. Puisqu'Il est la vie, Il est le principe de notre résurrection et de la gloire qui nous attend. Gardons en nous, dans la joie et l'action de grâce, sa parole de consolation et d'espérance à la mère du jeune mort de Naïn : "Ne pleure pas". Ne pleurons pas ;

Il est venu nous préparer à tous une place dans le Royaume et nous prendre avec Lui.

Amen.

Père René

Notes 1. Cf. épître aux Éphésiens II, 6. 2. Cf. épître aux Colossiens I, 13. 3. Voir l'épître aux Hébreux V, 7.

Résurrection du Fils de la Veuve de Naïm
Homélie prononcée par le hiéromoine Guy à Liège 2008

Cet extrait de l'évangile de Luc que nous venons d'entendre est sans nul doute de ceux qui sont plein d'émotion : une veuve, son fils mort. On imagine la scène, ce petit enterrement qui passe. Un peu de monde. Et autour, l'indifférence.

Jésus passe. Il va prendre pitié et ressusciter le garçon. La joie fait place à la tristesse et par le Christ, la vie est plus forte

que la mort. Un miracle de plus pourrait-on dire. Mais, il y a bien plus à dire à propos de cette histoire.

D'abord, la place que l'événement qui est rapporté occupe dans le récit de l'évangile de Luc. On sait très bien que les évangiles ne sont pas des livres d'histoire comme on l'entend aujourd'hui, qu'ils ne racontent pas les faits comme ils se sont passés, dans l'ordre où ils se sont passés, mais qu'ils rapportent des choses selon le sens spirituel qu'elles peuvent avoir.

Ainsi donc, Luc raconte l'affaire de Naïm après la guérison du serviteur du centurion et – surtout – avant l'intervention des envoyés de Jean-Baptiste qui viendront demander à Jésus : « es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ? » Autrement dit, dans la composition de l'Évangile de Luc, cette scène de la résurrection du fils de la veuve de Naïm semble bien préparer la réponse que Jésus donnera aux envoyés de Jean Baptiste en disant : « allez lui rapporter ce que vous avez vu, les aveugles voient, les boiteux marchent et les morts ressuscitent. » On vient donc d'en avoir la preuve.

Mais cette scène nous fait surtout découvrir la dimension prophétique de la mission de Jésus. Tant par ses paroles que par ses actes, il montre bien que c'est lui qui libère totalement tous les hommes, y compris ceux qui sont dans les ténèbres de la mort. Rien ne peut arrêter l'œuvre de libération que Jésus accomplit.

Ici, il est bien question de mort « physique » mais, bien sûr, le message évoque la mort spirituelle, la maladie spirituelle dont nous souffrons tous.

Ensuite, il y a cette femme. En voyant cette femme qui suit la dépouille mortelle de son fils, Jésus est frappé de compassion. Jésus voit la douleur de la mère, et, comme le dit l'évangile, il a pitié d'elle. C'est bien d'elle, oui, de la femme qu'il a pitié. D'ailleurs la première parole de Jésus n'est pas le commandement donné au mort, mais la parole de consolation adressée à la mère : « Ne pleure pas ». Et, quand le jeune homme se lève, Jésus le rend à sa mère.

Jésus agit ici par pure et totale compassion : rien ne lui est demandé, et, de son côté, il ne demande aucune réponse, aucune confession de foi, aucune reconnaissance préalable de son identité ou de son pouvoir d'agir au nom de Dieu. Il intervient de façon purement gratuite, et avec une sobriété extraordinaire : une parole à la mère, une parole au défunt, puis ce geste par lequel il rend le fils à sa mère. Il « passe » simplement, mais en apportant vie et libération.

Et c'est sur ce dernier élément que je voudrais m'arrêter et réfléchir avec vous aujourd'hui. Ce « passage » de Jésus dans la vie des hommes. Est-ce le fait seulement du hasard ? Bien sûr, en lisant le récit de Luc, on pourrait se dire que c'est vraiment par un pur hasard que Jésus rencontre ce cortège funèbre. Jésus est étranger à Naïm, étranger à la famille que le deuil a frappée. Il n'y a, semble-t-il, aucune raison pour qu'il veuille manifester spécialement sa puissance dans cette ville.

Tout simplement, il est là. Il passe.

D'une manière générale, en associant deux mots, on pourrait dire – en reprenant ces deux idées : il passe, il est là – que Jésus est présenté ici comme passage et présence de Dieu qui, à travers lui, « visite » et sauve son peuple. Jésus passe à Naïm comme il est passé dans l'histoire des hommes.

Mais ce passage, cette présence ne se sont pas arrêtés avec l'ascension de Jésus. Maintenant encore, il est là. Il passe, comme par pur hasard, dans nos vies. Il croise nos chemins. Et il nous regarde, avec compassion. Il sait que ce fils unique que nous sommes prêts à enterrer, ce fils unique que nous croyons mort, il sait que ce fils unique, c'est nous-mêmes que nous portons en terre, c'est nous que nous avons laissé mourir, nous les enfants de ce Père que nous continuons à prier, nous les enfants uniques – car

chaque homme est unique aux yeux de Dieu – créés à l'image divine.

C'est cet homme-là que nous avons laissé mourir, de nos faiblesses, de nos lâchetés, de nos péchés. Il est mort de nos carences spirituelles, du cancer de nos désirs matériels, de notre appétit pour l'argent, les richesses, le pouvoir, les honneurs …

Mais Jésus passe, il est là. Il s'arrête et il dit « je te l'ordonne, relève-toi ». Et il rend l'homme à sa mère, la vie, la vie ici, maintenant, sur terre. Cet homme qu'il a ressuscité, il le rend à la vie du monde pour qu'il témoigne et, qu'à son tour, il œuvre pour la vie et le salut du monde.

La mission de Jésus est ainsi continuée par chaque chrétien, qui, parce qu'il suit Jésus comme disciple, accepte d'être envoyé par lui. En ressuscitant les morts, Jésus avait signifié la libération totale qu'il apporte et qu'il réalisera dans son passage au Père en sa propre mort et par sa résurrection.

La mission de Jésus est ainsi continuée par chacun de nous, comme par tous ceux qui ont croisé, un jour, comme par hasard, Jésus dans leur vie et que Jésus a ressuscités à la vie spirituelle comme il avait rendu la vie au fils de la veuve de Naïm.

Père Guy

Source : site du Doyenné de Belgique et du Nord de la France

Homélie du P. Placide Deseille 23e Dimanche de Luc 2003
La résurrection du fils de la veuve de Naïm

La résurrection du fils de la veuve de Naïm (Lc 7, 11-17) est comme une parabole en acte à travers laquelle le Seigneur nous révèle toute son œuvre de salut. Les témoins de la scène eux-mêmes ont perçu quelque chose de la profondeur de ce que le Seigneur venait révéler: le récit se termine en effet par ces mots de la foule: « Dieu a visité son peuple» (Lc, 7, 16). Les témoins ont saisi qu'à travers cette résurrection, quelque chose d'infiniment plus grand, quelque chose qui concernait tout homme et dont elle n'était qu'une image, qu'une figure, s'accomplissait sous leurs yeux.

Oui, « Dieu a visité son peuple», « mû par ses entrailles de miséricorde" (Lc 1, 68 et 78), comme le proclamait déjà, dans son cantique, le prêtre Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Dans l'évangile d'aujourd'hui, il nous est dit que c'est « ému de compassion» (Lc 7,13) pour cette pauvre femme que Jésus ressuscite son fils.

Oui, cet évangile nous renvoie d'une façon admirable à ce que Zacharie disait déjà dans son cantique, lors de la naissance de Jean-Baptiste, à travers laquelle la venue du Messie était annoncée : le Soleil Levant, mû par des entrailles de miséricorde, s'est levé sur ce qui était dans les ténèbres de la mort. Ce n'est pas seulement le fils de la veuve de Naïm qui était mort, mais c'était toute l'humanité, et nous-même. Et par cette résurrection, c'est tout le mystère du salut de cette humanité dans le Christ qui nous est ainsi annoncé et manifesté.

L'essentiel du christianisme, tout le message de l'évangile, tient en cela: Dieu, mû par ses entrailles de miséricorde, dans son Christ, dans son Fils, a visité son peuple, qui était assis dans les ténèbres de la mort, pour le ressusciter, non pas seulement en lui rendant la vie physique, mais le ressusciter en donnant à son corps et à son âme une vie dont le principe est l'Esprit-Saint.

Mais peut-être me direz-vous : en quoi les choses ont-elles changé? Le monde qui nous entoure n'est-il pas toujours plongé dans les ténèbres de la mort? N'y a-t-il pas partout tout autour de nous et dans le monde entier, des guerres, des meurtres, des

massacres, des assassinats? Est-ce que la mort n'est pas partout présente? La violence n'est-elle pas toujours à l'œuvre dans le monde, porteuse de mort? Oui, certes, mais pourquoi? Parce que, comme le dit saint Jean dans le prologue de son évangile: « Il est venu parmi les siens, mais les siens ne l'ont pas reçu » (Jn, 1, 11).

Certains, cependant, l'ont reçu. Ceux en qui nous est manifesté le résultat de cette venue du Christ, ce sont les saints. C'est les saints, cette nuée de témoins qui, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à nous, ont illuminé l'Église au long des siècles. Ces saints dont certains sont encore tout proches de nous, que nous avons pu connaître, un saint Nectaire d'Égine, un saint Silouane, un saint Porphyrios de Cavsokalyvia, un saint Païssios, et tant d'autres. Tous ces saints nous montrent ce qu'il advient de l'homme lorsqu'il est vraiment ressuscité, pleinement vivifié par Dieu. Le Christ vient nous arracher à l'ombre de la mort, aux ténèbres qui sont celles de la haine, celles de l'opposition entre les hommes, celle de la violence destructrice, et il vient nous communiquer son amour. Les saints rayonnent de cet amour, qui est la vie même de Dieu communiquée aux hommes.

Nous sommes témoins, nous aussi, de cette œuvre du Christ, de ce que Dieu a vraiment visité son peuple. Tout ceci doit nous remplir de joie. La joie du chrétien doit essentiellement reposer sur cela. Nous sommes chrétiens dans la mesure où notre plus grande joie est de savoir que Dieu nous aime, que Dieu a pour nous des entrailles de miséricorde et que, mû par cette compassion, cette miséricorde, il est venu, il vient nous sauver!

Il n'a pas seulement visité son peuple une fois dans l'histoire, lors de la vie terrestre du Christ, mais tout au long de l'histoire de l'Église, tout au long de notre propre histoire, Dieu nous visite. Il nous visite à chaque liturgie, il nous visite chaque fois que nous participons aux sacrements de l'Église, il nous visite aussi chaque fois qu'à l'intime de notre cœur, il nous manifeste sa présence par le don de sa grâce, qui, par instants, dans la prière, ou peut-être à n'importe quel moment de notre vie, vient nous illuminer, spécialement quand nous lisons la vie de tel ou tel saint, quand nous lisons l'Écriture et qu'un verset de cette divine Écriture nous touche, éveille un écho profond dans notre cœur et nous incite à ouvrir ce cœur à la grâce et à l'amour de Dieu. Lorsque la parole de Dieu vient briser l'écorce de notre cœur, pour que ce cœur de pierre devienne vraiment un cœur de chair !

Tout cela, ce sont des visites du Seigneur. À travers tout cela, le Seigneur continue à visiter son peuple. À travers tout cela, le mystère de l'Incarnation du Christ, venu dans notre monde pour nous donner la véritable Vie, se réalise pour chacun d'entre nous.

Oui, quand nous lisons l'évangile, il ne faut pas le lire simplement comme le récit de faits passés, de faits peut-être merveilleux, mais finalement éloignés dans le temps.

Non, c'est notre propre histoire que nous pouvons lire dans l'évangile, c'est ce que nous vivons aujourd'hui même.

Eh bien, que le Seigneur répande dans notre cœur cette joie, cette joie de sa visite, cette joie que doit nous donner son amour et sa miséricorde. Cette joie qui vient de cette conviction profonde d'être aimé par notre Père du ciel, dans son Fils et par son Fils bien-aimé, dans la puissance de l'Esprit-Saint, qui est justement lui-même cet amour répandu dans nos cœurs par le Christ ressuscité.

À la Trinité sainte soit la gloire, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, Dieu Unique, dans les siècles des siècles.

Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille
Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan
https://monastere-de-solan.com
La Couronne bénie de l'année liturgique
est disponible à la Librairie du Monastère
https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie

Le mystère de l'intercession et la Guérison du fils de la veuve de Naïm

Homélie du P. Boris Bobrinskoy
Vingtième dimanche après la Pentecôte 2000
(2Cor 11, 31-33- 12,1-9; Lc 7, 11-16)

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Je voudrais vous parler aujourd'hui essentiellement du mystère de l'intercession, à propos d'une part d'un évènement relaté par l'Évangile, la guérison du fils de la veuve de Naïm, et d'autre part de la mémoire que fait l'Église des Pères du septième concile œcuménique. J'ai essayé de réfléchir sur le lien entre les deux.

Nous avons d'une part cette extraordinaire et bouleversante rencontre de Jésus avec une mère, une mère qui avait un fils unique, une mère qui n'avait plus de mari. Et Jésus est pris de compassion, nous dit l'évangéliste, la compassion brûlait le cœur de Jésus. Compassion pour cette mère, pour toutes les mères, pour tous les pleurs. Toutes les larmes qui coulent, toutes les souffrances maternelles se rencontrent, bien sûr, dans la souffrance de l'unique Mère, de la seconde Ève, de Marie, la Mère de Jésus, qui elle aussi pleure sur son fils. Et nous entendons dans l'Église la parole de Jésus, ces mêmes mots dits à cette mère, à la veuve de Naïm, *« Ne pleure pas »*, nous les entendons le vendredi et le samedi Saints. L'Église chante : *« Ne pleure pas, ô Mère, car ton Fils ressuscitera »*.

Ainsi il y a, dans cet épisode, une extraordinaire annonce, une vision prophétique de ce qui devait se passer. Souffrance indicible, larmes et pleurs. Comme le sang d'Abel, tout monte vers le trône de Dieu, et tout cela atteint le cœur de compassion de Dieu. Nous pouvons en vérité parler du cœur de Dieu. Et plus la souffrance humaine est grande, et plus la compassion du Seigneur est immense, plus la réponse de Dieu est présente, plus la compassion du Seigneur s'étend sur ceux qui souffrent et finalement sur le monde entier.

C'est la première chose que j'aimerais dire. Lorsque les souffrances humaines sont tournées vers Dieu – et toutes le sont, d'une manière ou d'une autre, consciemment ou non –, toutes les souffrances font écho dans le Mystère Divin, et le Seigneur étend son amour, sa pitié, sa miséricorde, sa grâce sur ceux qui souffrent, *« les pauvres »*, comme le dit constamment l'évangéliste Luc.

Tournons-nous maintenant vers les Pères de l'Église, ces Pères de l'Église qui furent les héros de la foi, qui annoncèrent et confessèrent la vraie doctrine, qui furent ceux qui formulèrent les dogmes et par lesquels Dieu sauva l'Église lors des tumultes et bouleversements des hérésies diverses, depuis les premiers siècles jusqu'au huitième, jusqu'à l'iconoclasme. Je voudrais vous dire que la force des Pères était dans leur prière, dans leur vision de Dieu, dans leur expérience de l'amour divin, parce que cette expérience est l'expérience du mystère éternel, du mystère de l'amour, du mystère de la

compassion, du mystère de la vérité. En Dieu, tout cela ne fait qu'un.

Ce que nous ressentons dans notre vie personnelle, tout cela, l'Église le vit au plus profond dans son existence collégiale, collective et historique. Ainsi, cette vision des Pères fut la vision de la vérité, vision du mystère trinitaire, vision de la totale et pleine humanité et divinité du Christ, unies dans sa seule Personne, et si nous allons jusqu'au septième siècle, vision de la vérité et de la nécessité de l'icône. De cette icône qui n'est pas une icône extérieure, mais qui correspond, qui réfléchit la véritable Icône, non créée, non peinte de main d'homme, mais gravée au cœur de chaque être humain.

Nous savons que chaque être humain est créé à l'image de Dieu et voulu pour la ressemblance divine, pour grandir dans cette ressemblance. Le Seigneur nous le rappelle lui-même : *« Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait »* (Mt 5, 48), *« Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux »* (Lc 6, 36).

Il y a ce programme de notre existence qui est ce « devenir Dieu », ce devenir à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est-à-dire remplir notre cœur de compassion. Les Pères, en particulier, les évêques, tous ceux qui se tiennent debout devant l'autel pour prier le Seigneur, pour l'invoquer, doivent, sinon malheur à eux, sinon malheur à nous tous, doivent remplir leur cœur de cette présence de Dieu et de sa compassion. L'intercession de l'Église passe par le sacerdoce, et le grand sacerdoce, pour parler de l'épiscopat. Jésus lui-même est l'unique Grand Prêtre de la Nouvelle Alliance, dans lequel toutes nos prières, toutes nos intercessions, et en retour, toutes les grâces divines passent.

Ainsi Jésus est le passage nécessaire à la fois de l'intercession et de la grâce. Nous avons ainsi à la fois cette intercession silencieuse, maternelle de la mère, plus l'intercession glorieuse de la Mère de Dieu, qui rassemble en elle toutes nos prières silencieuses, tous nos besoins, tous nos soucis, puis nous avons la prière de l'Église, l'intercession sacerdotale de toutes les liturgies, de toutes nos offrandes, de tous nos cœurs.

Le cœur humain est le véritable autel de la prière, de la rencontre de la prière humaine et de la grâce divine.

Ainsi toutes nos liturgies se rejoignent dans le mystère de la Liturgie céleste où Jésus continue à prier à intercéder pour nous, comme il l'avait promis : *« Je prierai le Père. Et Il vous donnera un autre consolateur. »* (Jn 14, 16)

« Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 20-21).

Ainsi cette prière permanente, céleste, éternelle du Christ rassemble en un seul faisceau de lumière insoutenable au regard toutes nos prières, toutes nos intercessions, tous nos besoins et, à travers cette présence du Christ dans l'Église, la grâce de l'Esprit Saint descend, nous sanctifie, nous fortifie, nous illumine, nous embrasse, nous déifie.

Amen